

ENTRER DANS LA VIE DES IMMIGRÉS PAR LA LITTÉRATURE

Commençons par rendre à César ce qui appartient à César. Ce titre s'inspire sans doute d'un emprunt fait à Cécile Kovacszy¹ qui écrivait « *Pour comprendre les Roms, découvrez leur littérature* », conseil que je transformais par « *Oui ! pour comprendre les immigrés lisez leurs littératures* »². Et de fait, on pourrait à partir des dizaines de romans et autres témoignages procéder à une recension, plus ou moins serrée, des thématiques qui fleurissent dans ces littératures, lister les auteurs et différencier les périodes etc. Ces littératures, dites de l'exil ou de l'immigration, sont source de connaissances, de découvertes. De troubles et de questionnements. Plutôt que de procéder à une recension ou à un tour d'horizon (voir mes contributions aux deux ouvrages récemment parus³), je préfère tenter de poser les termes d'une discussion. Une discussion critique sur le titre de cette rencontre qui pourrait se décliner en trois temps et qui viserait :

- 1/ A déplacer notre regard sur ces littératures, en laissant de côté (ce qui ne veut pas dire abandonner) ce qu'elles portent en connaissances des immigrations, pour préférer aborder, mettre en valeur en quoi ces littératures interrogent, triturent la relation, le lien, ce qu'elles portent et apportent en décloisonnement et reliance.
- 2/ Mesurer en quoi, plutôt que de valoriser voir survaloriser les appartenances (ou les différences), elles offrent d'importants outils à la mise en place d'une pédagogie du commun.
- 3/ Enfin, et partant des deux précédents points, se posera la question des publics : s'adressent-elles à des lecteurs spécifiques ou à un lectorat plus large et en quoi ?

A partir du titre proposé et de manière très scolaire, deux entrées sont possibles, basiques certes mais qui seront source d'informations et d'informations pratiques : la vie des immigrés d'une part et la littérature de l'autre.

Pourquoi la vie des immigrés et pourquoi par la littérature ?

« *La vie des immigrés* », poser presque ex nihilo, comme un objet d'études et de connaissances en soi. Cela est-il acceptable ? Car, d'entrée, il convient de s'interroger : de quels immigrés parlons nous ? Et la « vie » de ces immigrés - peu, mal ou pas définis - est-elle la même pour tous et toutes ? Comme chacune et chacun, les immigrés, les exilés (et les personnages qui dans les romans les incarnent) ne sont pas réductibles à un seul élément constitutif de leur vie en société. Tous sont le fruit – et les acteurs – de trajectoires, d'appartenances multiples, de projets et de contradictions, de niveaux sociaux, de classes sociales différents etc. Sans parler des luttes et des secrets de l'intime.

Et peut-on, une fois parvenu à circonscrire un objet d'étude, le résumer à quelques éléments ainsi ou pré définis, posés comme tels, sans plus s'attacher aux mouvements des existences, à l'impermanence des êtres, aux contradictions, aux tiraillements et autres négociations. D'autant plus en littérature, espace de la complexité s'il en est, et qu'une phrase de Tassadit Imache traduit : « *une tâche impossible m'occupe : sculpter la phrase qui contiendra une chose sans avoir voué au néant son contraire* »⁴.

Impossible ici de généraliser, de globaliser, aussi bien « les immigrés » que « la vie ». Il faut même se garder du risque d'essentialiser et de poser, ex nihilo, une fragile vérité, dans le temps comme dans l'espace. De sorte qu'on ne peut se mettre à sa fenêtre pour voir défiler une file

¹ <http://theconversation.com/pour-comprendre-les-roms-decouvrez-leur-litterature-46564>

² « Mots et chiffres pour dire les migrations dans la France d'aujourd'hui » in Lucie Daudin (sous la direction) *Accueillir des publics migrants et immigrés. Interculturalité en bibliothèque*, Enssib, Paris, 2017.

³ Isabelle Antonutti (sous la direction de), *Migrations et bibliothèques*, Edition du cercle de la librairie, Paris, 2017 et Lucie Daudin (op.cit.)

⁴ « *Ecrire tranquille* », Esprit, 2001

compacte, homogène et durable. Comme on ne peut enfermer ces « immigrés » dans je ne sais quelle cage de je ne sais quel zoo au relent néocolonial ; pour le coup.

Pire, l'approche par « *la vie des immigrés* » risque de déboucher sur deux attitudes, approches et/ou comportements :

- l'exotisme, parfois condescendant, à la patine usée par des siècles de rapports asymétriques à l'autre ; pour le dire gentiment et par euphémisme.

- le paternalisme, dans sa version catho ou gaucho solidaire (à la Jules Ferry), sauf que, comme enseigne un proverbe touareg, « *la main qui donne est toujours au-dessus de la main qui reçoit* »...

Ce n'est pas pour s'adonner à une quelconque surenchère idéologique ou forcer la réflexion au risque de pinailler, que je propose ce bémol en guise d'entrée en matière, ce bémol sur l'intitulé (dont je me suis par ailleurs inspiré), mais pour ouvrir une discussion sur l'intérêt de réfléchir aux mots utilisés, réfléchir aux images que les mots induisent et partant, aux approches qu'il conviendrait de favoriser, de privilégier, d'inventer comme à celles dont il faudrait se méfier. « *C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard qui peut les libérer* »⁵. Pourquoi alors se méfier de l'expression « *la vie des immigrés* » ? Pour anticiper et interroger un effet possible, probable, de cette expression. « *La vie des immigrés* » ne relève pas du même tonneau que les expressions qui invitent à se pencher sur la vie des paysans, des étudiants ou même des chats et autres chiens domestiques. Il n'y a pas de doute : dans nos modernes imaginaires, les paysans, les étudiants, les toutous et les matous font parties de nos existences. Les uns et les autres appartiennent à notre monde, participent de notre équilibre, de notre devenir et bien-être et ce, quelles que soient les difficultés que les uns et les autres génèrent, portent, à tort ou à raison : on fait avec le glyphosate et, à table, plutôt que de se souhaiter « *bon appétit* » il en est qui souhaitent « *bonne chance* ». On fait avec les manifestations et les contestations de la jeunesse, on s'habitue même aux griffes et odeurs intempestives du chat et aux crottes du chien qu'il faut ramasser. Qu'importe ! Rien ne remettra en question ici le lien, quasi organique, des uns et des autres avec le tissu social, tous, même les toutous et les matous font partie (ou presque) de la nation ! La vie des paysans, la vie des étudiants ou des jeunes, la vie des chiens c'est encore notre vie. Une part de nous-mêmes. D'ailleurs, il est symbolique que la figure du chien soit devenue une quasi référence dans ces littératures. Il faut relire Azouz Begag, Fellag ou Fawaz Hussain. Ce dernier, dans *Orages pèlerins* (Le Serpent à plumes, 2016), en a même fait l'objet d'un désir d'ailleurs chez un demandeur d'asile kurde : Sherko est iranien, il quitte ce qu'il appelle son « *pays de mollahs et de femmes semblables à des sacs de charbon ambulants* » pour pouvoir, pour espérer vivre comme « *un toutou choyé* ». Et l'auteur écrit, décrit des scènes du côté d'Auteuil où Sherko, qui voudrait se faire lui aussi adopter, regarde chaque jour une femme, bourgeoise du quartier, promener son chienchien, ramasser ses crottes, le porter tel un enfant, quand l'étranger crève sur son banc. Vu d'ailleurs, vu d'en bas, le sort du chien devient enviable. Le soi-disant Eldorado ? Vivre comme un chien...

Dès lors, il n'est pas certain que l'expression « *la vie des immigrés* », soit aussi neutre, aussi « inclusive » que ce que pourrait être une étude sur la vie des chiens.... Ici, l'expression porte sa charge d'indifférence. D'antipathie. D'exclusion. Car dans « *vie d'immigrés* », il y a « *immigré* ».

Celui qui par définition vient d'ailleurs, même quand cet ailleurs se perd dans le brouillard du temps (et d'une modernité sans mémoire), se perd dans les méandres de généalogies mêlées, labyrinthiques. Dans ce domaine les mots perdent parfois de leur sens. Il n'est pas rare que mêmes les plus avertis ou les professionnels de la parole s'embarlificotent dans les définitions.

⁵ Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998

L'immigré pour venir d'ailleurs peut aussi bien être un étranger qu'un français. L'immigré est une donnée statistique inventée dans les années 90 qui renvoie (sur combien de générations ?) à cet ailleurs. Une marque indélébile dont l'effet est de minimiser, de jeter une ombre sur les naturalisations, cette longue tradition française. Avec la notion d'immigré on ne fait qu'accroître dans les têtes la part des étrangers (et de l'étrangeté) au lieu de renforcer la part de la population française. Comme le dit Hervé le Bras, l'immigré, comme outil statistique et concept, tend à privilégier le mythe de l'invasion et de la différence sur les convergences à l'œuvre (notamment par le biais des naturalisations)⁶.

Ainsi, l'immigré, français ou étranger, ne partage pas le bonheur du paysan, de l'étudiant, du chichien à sa mémère - ou à son père. Il traîne avec lui le parfum de l'ailleurs, il porte la marque du dehors, de sorte qu'il est, d'emblée, suspect de ne pas appartenir au même monde, à la même société, d'être « hors de ». On peut même remettre en question sa nature : « *ils ne sont pas comme nous* ». De sorte que, à propos de mots, plutôt que d'évoquer les discriminations dont les immigrés sont victimes, il serait peut-être bon d'appliquer, ici aussi, ce que Geneviève Fraisse propose dans ses réflexions sur le féminisme et substituer à « *discriminer* » le concept de « *dénaturaliser* »⁷. « *Dénaturaliser* », ou déshumaniser l'autre, c'est ce qui se fait aujourd'hui à Calais⁸ ou ailleurs, c'est ce qui se faisait hier dans les bidonvilles de Nanterre ou dans ceux de Lyon (relire Azouz Begag). Car le rejet n'est pas seulement d'ordre juridique ou administratif, il repose sur une représentation où, « par nature » l'immigré est autre, ailleurs, différents. Et dans cette hypothèse, « *la vie des immigrés* » renverrait à un objet d'étude extérieure, à une approche en surplomb, de haut, quand toute la littérature dite de l'immigration depuis au moins le début des années 80 vise justement à dire, à affirmer, à revendiquer que, à tout le moins les enfants des immigrés, cette fameuse seconde génération, est d'ici, de France⁹. Idem quelques vingt ans plus tard avec cette autre génération d'auteurs qui, en 2007, se sont réunis, le temps d'un manifeste, le fameux *Qui fait la France ?* (entendre aussi *kiffer*, aimer la France). Idem aujourd'hui encore avec les Sabri Louatah, Doan Bui, Négar Djavadi et autres. Cette dernière, dans *Désorientale* (Liana Levi, 2016), évoque à la fois l'idéalisation de la France qui s'écrase sur un mur d'indifférence ou d'ignorance, mais aussi cette trajectoire de renaissance, une PMA appliquée aux mots et aux imaginaires. En France donc. Une maïeutique qui révèle l'interdépendance des histoires, des peuples comme les multiples et nouvelles façons d'être au monde et aux autres. D'être fidèle à une trajectoire, de rappeler une origine et un ailleurs, tout en se revendiquant d'ici.

Et pourtant, il n'est pas certain que ces écrivains soient pleinement reconnus pour être du sérail, pour appartenir à part entière (et non entièrement à part) au cercle des élus des lettres françaises. Pas sûr que l'on mesure chez eux, que l'on voit en eux des sismographes de la France contemporaine, des géologues attentifs à la tectonique des peuples, des cartographes des nouvelles appartenances et des nouveaux imaginaires. Qu'ils rincent le cœur et l'âme des biles de « *l'autofiction névrotique parisienne* » selon l'expression d'Andreï Makine prononcée dans son discours de réception à l'Académie française. Les uns ouvrent, les autres (en)ferment.

C'est ce qu'a écrit dans une récente lettre ouverte à Emmanuel Macron, Alain Mabanckou à propos de la francophonie : « *Tous les deux, nous avons eu à cet effet un échange à la Foire du livre de Francfort en octobre dernier, et je vous avais signifié publiquement mon désaccord*

⁶ Hervé Le Bras, *L'Invention de l'immigré*, L'Aube 2012.

⁷ Les Matins de France culture, du 4 janvier 2018.

⁸ Lire Jean-Marie Le Clézio (L'Obs du 10 janvier 2018), Yann Moix (Libération du 21 janvier 2018), Jean-François Bayart (site movida, 26 janvier 2018), sans oublier les alertes du Défenseur des droits, Jacques Toubon qui en juin 2017 (Le Monde, 14 juin) s'inquiétait d'« *atteintes aux droits fondamentaux* » « *d'une exceptionnelle et inédite gravité* ». Lire du même Défenseur des droits, le rapport sur les droits des étrangers en France publié le 9 mai 2016.

⁹ Voir le livre de Crystel Pinçonat, *Endofiction et fable de soi – Ecrire en héritier de l'immigration*, Garnier, 2017.

quant à votre discours d'ouverture dans lequel vous n'aviez cité aucun auteur d'expression française venu d'ailleurs, vous contentant de porter au pinacle Goethe et Gérard de Nerval et d'affirmer que «l'Allemagne accueillait la France et la Francophonie», comme si la France n'était pas un pays francophone!». Cette parole vaut pour les auteurs français, aux lointaines ou récentes origines immigrées. Exit dès lors dans les références officielles, et surtout lorsque l'on entend incarner ou faire briller à l'extérieur les lettres nationales les Hafid Aggoune, Abdel Hafed Benotman, Doan Bui, Kéthévane Davrichewy, Négar Djavadi, Gauz, Faïza Guène, Kaoutar Harchi, Katrina Kalda, Jake Lamar, Sabri Louatah, Maryam, Madjidi, Leonora Miano, Saïd Mohamed, Rachid Santaki, Samira Sedira et tant d'autres.

Parenthèse : ce phénomène se vérifie ailleurs et en l'occurrence dans l'exposition « *Paysages français - une aventure photographique 1984-2017* » (à la BNF jusqu'au 4 février) où selon Fabrice Bousteau de la revue *Beaux-Arts*, la banlieue et surtout la « diversité » brillaient pas son absence ou sa faible présence. Le titre de son édito de janvier 2018 était explicite : « *Des banlieues sans images et une France sans visage !* »

Une France sans visage... voilà qui rappelle, pour en revenir à la littérature la phrase d'Aragon : « *La littérature est une chose sérieuse pour un pays, elle est, au bout du compte, son visage* » On pense à Amin Maalouf : « *l'intimité d'un peuple c'est sa littérature* ».

Ce serait donc ce visage que l'on floute, cette intimité que l'on renie ou efface. Exit alors les imaginaires en construction, ce que l'expérience, ce que « *la vie des immigrés* » contient, réellement et symboliquement, de mise à distance, de remise en question, le possible des ressources et les dynamiques non pas de la différence mais de l'« *écart* »¹⁰. Exit enfin et peut-être surtout ce que ces littératures portent de convergences et de commun.

Le rapport critique aux mots utilisés, la méfiance même, devient d'autant plus exigeant que l'omniprésence du chiffre sert à masquer les enjeux et les idéologies. La statistique remplace, vampirise la pensée. La modernité fait la part belle aux logiques managériales, comptables et aux petits calculs de boutiquier et ce au détriment des rêves des poètes, des projets des politiques, des valeurs éthiques. Cela vaut dans les hôpitaux, dans les Ehpad..., cela vaut et a peut-être même commencé ici, pour l'immigration, pour cette « *vie des immigrés* » abordée en terme de coûts et d'avantages. Or en la matière, Abdelmalek Sayad avait tout dit de ces logiques du tiroir caisse qui détournent de l'essentiel et conduisent à l'exclusion (la « *disparition* » !) de celle et de celui qui, in fine, ne partagent pas (tout à fait) la même vie : « *rationaliser dans le langage de l'économie un problème qui n'est pas (ou pas seulement) économique mais politique, revient à convertir en arguments purement techniques des arguments éthiques et politiques.* » Et pour être clair, il ajoutait : « *l'exercice comptable (...) ne saurait se réduire à ce qu'il croit et veut être, une simple technique visant à « rationaliser les choix » des décisions à prendre. Parce qu'il s'applique à une population [les immigrés donc] jouissant d'un statut particulier, il n'a rien de commun avec tel ou tel exercice analogue portant sur un autre groupe : alors que, quand il s'agit, par exemple, de la petite enfance, des jeunes ou des personnes âgées, la question posée est seulement de prévoir et de dégager les moyens que requiert le traitement qu'on veut réserver à la population concernée, dans le cas de la population immigrée, il s'agit de juger des profits et des coûts qui consiste à recourir à l'immigration, c'est-à-dire de l'existence ou de la « **disparition** » de la population immigrée.* »¹¹ Transposer en littérature et dans le domaine de l'action culturelle ce que dénonçait Abdelmalek Sayad dans le domaine des sciences sociales, devient « *Comment*

¹⁰ François Jullien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, L'Herne 2016 et *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, éd. Fayard, 2008

¹¹ Abdelmalek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, XXX et « *Coûts* » et « *profits* » de l'immigration (les présupposés politiques d'un débat économique). In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol.61, mars 1986. Science et actualité. pp.79-82.

calculez-vous la différence ? » chez Sylvie Kandé¹², quand Alexis Jenni, après avoir démonté la mécanique à l'œuvre : on compte, on classe, on hiérarchise, pour finir par tuer, dresse le terrible constat : « *nous mourons à petit feu de ne plus vouloir vivre ensemble* »¹³.

Un autre élément de ce climat, de cet esprit du temps, est donné, sur le plan juridique cette fois, par le Défenseur des droits, Jacques Toubon. Dans un rapport récent, il évoque « *cette logique de suspicion [qui] irrigue l'ensemble du droit français applicable aux étrangers – arrivés récemment comme présents durablement – et va jusqu'à « contaminer » des droits aussi fondamentaux que ceux de la protection de l'enfance ou de la santé. (...) le fait que le droit et les pratiques perçoivent les individus comme « étrangers » avant de les considérer pour ce qu'ils sont, enfants, malades, travailleurs ou usagers du service public, conduit à affaiblir sensiblement leur accès aux droits fondamentaux* »¹⁴. Ici se trouve le cœur de cette discussion sur les mots utilisés et les images qu'ils transportent.

Dans un tel climat de suspicion (idéologique), de confusion (lexicale), d'imaginaire craintif, transi par les peurs obsidionales, l'expression « *la vie des immigrés* » peut devenir maladroite, dangereuse. Loin de faire reculer l'ignorance et de modifier les représentations, elle peut au contraire, et involontairement, les renforcer, par une sorte de mise à l'écart, de mise à distance. Ne faudrait-il pas, au contraire, favoriser (par les mots et ce qu'ils portent en termes d'approches et d'initiatives de terrain), l'horizontalité des représentations, se méfier des relents de la mentalité de papa, de la charité du frère et/ou du camarade ? Ce dont il est question, n'est même plus de savoir si l'on doit ou pas intégrer, même pas inclure l'autre, l'immigré ou l'étranger, mais admettre, faire admettre, comprendre et partager, comme le disait un déjà vieux slogan du Musée de l'histoire de l'immigration, que « *leur histoire est notre histoire* ». Que leur vie est notre vie, que les trajectoires des uns et des autres se croisent, se rencontrent, se confrontent, se renforcent dans un espace et un temps communs, partagés, sur un rapport d'égalité et de réciprocité. Il faut souligner que, symétriquement, si leur histoire est notre histoire, notre histoire est aussi leur histoire. De sorte qu'il faut distinguer la valorisation d'une langue, d'une culture ou d'une appartenance avec la valorisation de l'échange, de la réciprocité, des histoires et des parcours mêlés, reliés... Ou quand la littérature rejoint, illustre, confirme le travail des historiens, de certains historiens (Patrick Boucheron bien sûr mais aussi Suzanne Citron qui vient de nous quitter et qui fut, en son temps, une pionnière), de ces historiens qui s'appliquent à repenser les histoires nationales, à relier l'histoire de nos sociétés à celle du monde et l'histoire du monde aux sociétés, à repenser le dialogue du particulier et de l'universel, etc. Car la seule question qui se pose, y compris sous l'angle littéraire, y compris sous l'angle de l'action socio-culturelle, est et reste la question de faire nation, voir de partager un espace commun plus vaste encore (Europe, Méditerranée ou monde). Plus question d'intégration donc, plus question non plus d'une valorisation ex nihilo de la culture de l'« Autre », de « la vie des immigrés »... Pour le dire à la façon de Devos : « *on se croit seul, et on est plusieurs* ». Cela oblige à penser le lien et mieux encore, la reliance (Edgar Morin) c'est-à-dire le lien bien sûr mais aussi les relations de dépendance et d'interdépendance, comme les rapports de confiance. Autant de thèmes, d'approches, de questionnements, qui structurent et que portent ces littératures dites de l'exil et/ou de l'immigration, davantage peut-être que de simplement « se raconter ».

Lorsque l'on pointe la liste des formations proposées aux professionnels, bénévoles et salariés des bibliothèques et autre médiathèques par les 96 (sauf erreur) Bibliothèques départementales de prêt, force est de constater que sur les centaines de formations proposées pas une sur la question de l'immigration et moins encore de l'immigration abordée via la littérature, la BD ou le livre jeunesse ! Il y aurait bien une formation, dans l'Hérault, sur l'immigration espagnole et

¹² Sylvie Kandé, *Gestuaire*, Gallimard, Paris, 2016.

¹³ Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre*, Gallimard, Paris, 2012.

¹⁴ Défenseur des droits : *Rapport sur les droits des étrangers en France* publié le 9 mai 2016.

une autre sur l'accueil des publics étrangers en Loire (avec un contenu bien général). Rien ou quasiment donc et cela justifie, davantage encore, cette introduction méthodologique. Car il y a une double urgence : oui il faut parler de la place de l'immigration en France et oui il faut montrer en quoi « les immigrés » et autres générations issues des différentes vagues d'immigration, ne sont pas un objet d'étude extérieur mais bien cette autre part de nous-mêmes et du devenir commun. Urgentissime pour l'accueil en bibliothèque, pour la formation des jeunes générations, urgentissime pour contribuer à changer les mentalités des publics, de tous les publics.

Penser l'immigration(s) comme une autre partie de nous-mêmes c'est apprendre à réfléchir autrement, faire l'effort de jongler avec les conjonctions de coordination, de substituer le « ET » au « OU ». Apprendre, faire l'effort de mettre au cœur de la réflexion et des engagements ces notions centrales, universelles : les notions de lien, d'interdépendance, d'échanges ; privilégier peut-être le tout, le commun, sur une survalorisation des parties. L' « Autre », quelle que soit son acception, conduit à réfléchir au lien comme fondement non pas seulement relationnel mais organisationnel. Osons ici une image : la qualité du cerveau n'est pas lié à sa taille mais à la multiplicité des connexions neuronales. Ainsi, la taille du cerveau d'Albert Einstein était 10% inférieure à la moyenne quand celui de Marilyn Monroe était 10% supérieure (sans médire de la vedette !). Faire lien c'est d'abord décloisonner, empêcher que les eaux croupissent en permettant la circulation et le mouvement : « *si on bloquait les courants – les frontières sont faites pour cela -, le monde serait trempé et pourri dans des eaux mortes* » écrit Ying Chen¹⁵. Il en est des frontières physiques comme des frontières mentales, intellectuelles et des imaginaires : décloisonner pour éviter les dépressions, l'apathie, l'anomie, pour empêcher les pourrissements, les débordements... les possibles violences.

Migrant/national, nomade/sédentaire : une révolution copernicienne ?

De ce point de vue, ce que « *la vie des immigrés* » peut apprendre, c'est bien que l'immigration est vectrice de mouvements, de transformations, de recompositions (« *l'immigré ça fout le bordel* » dit Marylinn Maurage¹⁶). L'immigration est ce qui relie. Comme phénomène reposant d'abord sur le mouvement et l'échange, elle est constitutive de la vie, elle participe d'un processus vital ; pour les nomades comme pour les sédentaires.

Plus concrètement, décloisonner, relier lorsqu'on évoque ces questions migratoires, c'est aussi montrer en quoi « *la vie des immigrés* » porte, avec une intensité et une acuité parfois dramatiques (car l'exil charrie des souffrances et des ruptures spécifiques), des questionnements existentiels partagés par tous, universels. Ces thèmes et interrogations qui sont au fondement des littératures de l'exil ou de l'immigration constituent le commun de tous et de chacun, immigré ou non, français ou étrangers. Ainsi en est-il de ces quelques thèmes :

- Les fidélités-infidélités entre générations,
- Les dialectiques du « je » et du « nous »,
- Les dialectiques du « je » et de l' « autre »,
- Les « *bâtardises* » du futur sur le passé,
- Le rapport à la mémoire, la question des origines...
- L'émancipation individuelle : c'est-à-dire l'invention, la construction du sujet
- Les compositions et recompositions identitaires ou l'élaboration d'une boîte à outils d'une conscience métisse, le jeu et le miroir des « écarts » culturels...

Il faut ajouter la question de la citoyenneté, des solidarités, de la nation et des appartenances multiples, la dialectique du social et du culturel... Difficile ici de résister au plaisir de citer un

¹⁵ Ying Chen, *Quatre mille marches. Un rêve chinois*, Seuil, Paris, 2004.

¹⁶ Marylinn Maurage, *Migrateur*, L'Arganier, Paris, 2006

Abû l- 'Alâ' al-Maari : « *Sois qui tu veux, pur ou métis. Une fois riche, tu deviendras le maître* »¹⁷. Le poète, aveugle, sceptique, un brin misanthrope, végétarien, partisan de la raison et de l'historicité, qui a vécu à cheval sur le 10^e et 11^e siècle et dont les bustes et statuts furent l'objet de destructions de la part des djihadistes, notamment à Maarat al-Nu'man, sa ville natale, est, ici, à l'unisson des analyses sociologiques d'un Walter Benn Michaels sur *La diversité contre l'égalité* (Raisons d'agir, 2009). Son propos résonne aussi avec une conversation qui se trouve dans le dernier Zéniter, un échange entre la jeune Naïma et le vieux peintre algérien à propos des « modèles » que représenteraient les Rachida Dati, Fadela Amara ou Najat Vallaud-Belkacem... Pour le peintre exilé, ce que ces réussites disent c'est que « *c'est possible puisque ça m'est arrivé* » mais laissent entendre, que « *si ça ne vous est pas arrivé, c'est que vous n'avez pas fait ce qu'il fallait. Elles ne font que culpabiliser les pauvres* »¹⁸. Enfin, en un mot et sans emphase, « *la vie des immigrés* » partage avec le reste de l'humanité un commun « *rêve de liberté* »¹⁹.

Il faudrait élaborer un graphique, un schéma pour entrevoir à la fois la complexité des relations et des interdépendances, mais aussi pour (re)placer le migrant ou l'exilé au centre des devenirs collectifs. Une sorte de révolution copernicienne où l'immigré (le migrant, la migration, le nomadisme...) ne serait plus à la périphérie mais au centre des existences. Il faudrait peut-être s'inspirer du tableau généalogique proposé par Amin Maalouf en fin de volume d' *Origines*. Plutôt qu'une présentation verticale où les derniers nés seraient les dépositaires passifs d'un héritage, pire d'un testament, Amin Maalouf propose une figure plus complexe où le centre est occupé par l'intéressé. L'individu devient le centre des généalogies. S'il subit les influences de ceux qui le précèdent et de ceux qui l'entourent ou le suivent, il n'est plus un réceptacle passif, mais se pose en sujet capable de démêler les influences reçues (ou subies), voir et éventuellement de les choisir (ou de les revendiquer), capable aussi de saisir en quoi il est la concrétisation de virtualités léguées et en quoi il peut devenir porteur de nouvelles. Ainsi, " *si notre présent est le fils du passé, notre passé est le fils du présent. Et l'avenir sera le moissonneur de nos bâtardises*".

Ainsi, l'individu devient central, comme le thème de l'exil ou de la migration pourrait être posé comme central dans l'histoire de l'humanité et des sociétés (comme en atteste le patrimoine littéraire de l'humanité depuis la chute d'Adam et Eve, le Talmud et l'exil juif, en passant par l'Odyssée, Ovide ou La Divine comédie jusqu'à Hugo ou Mme de Staël). Et Linda Lê, notamment dans *Par ailleurs (Exils)*²⁰, multiplie les thèmes, les ressources et les variations des exils. Si à l'échelle individuelle il s'agit d'inventer une nouvelle façon d'être et d'être au monde, à l'échelle collective la « *vie des immigrés* » pose la question d'inventer, de réinventer une nouvelle façon de faire société, le pari (et le casse-tête) de l'unité dans la diversité.

On voit vers quoi tend cette hypothèse : si leur histoire est notre histoire, si leur vie est notre vie (et vice-versa !), il faut, plutôt que de réduire ces littératures à être le miroir des conditions de vie des immigrés, se saisir du trésor qui est en elles : une pédagogie de la relation. « *Sachez écouter. Malheur à celui qui, sans la ramasser, laisse tomber une parole d'or de la bouche d'autrui* » écrit Jules Renard. Il faudrait s'efforcer de relier, les genres, les écrits, les périodes, les disciplines, s'adonner à une sorte de « comparatisme » appliqué aux choses de la migration (départs, trajectoires et bifurcations, constructions et reconstructions, compositions et recompositions individuelles et collectives), insister sur les convergences, l'universalité des expériences - sans nier les spécificités, les enjeux particuliers, et souvent, les intensités autres.

¹⁷ Cité par Abdelaziz Kacem, « *Penseur libre ou libre penseur, Abû l- 'Alâ' Al Ma'arrî revisité* », Synergies Monde arabe n° 5 - 2008 pp. 243-262.

¹⁸ Alice Zéniter, *L'Art de perdre*, Flammarion, Paris, 2017.

¹⁹ Sylvie Kandé, op.cit.

²⁰ Linda Lê, *Par ailleurs (exils)* Christian Bourgois, Paris, 2014.

Relier les cultures, les littératures, jeter des transversales entre les littératures africaines, les littératures arabes ou dites arabes et l'Europe, penser, repenser la part heureuse, fondatrice de l'histoire, à commencer par l'histoire franco-algérienne, opérer des aller-retour entre littérature et recherches universitaires (dans des domaines aussi divers que l'histoire ou la neurologie) etc. il faudrait ouvrir les fenêtres, aérer, décloisonner, partager, là où l'expression « *la vie des immigrés* » risque d'enfermer et de repousser.

Décloisonner, c'est dédramatiser, désacraliser aussi, rendre à chacun sa part d'humanité, ce commun en partage. Voici quelques exemples ludiques et littéraires autour de thèmes attachés à l'exil, que l'on pourrait croire exclusif au genre mais qui ne se limitent ni au romans ni aux auteurs « issus de l'immigration ». Un petit jeu où des auteurs contemporains, figures des littératures de l'immigration, rencontrent (et enrichissent) les patrimoines littéraires national et étranger (ou l'inverse). Ce jeu entre citations et auteurs, cette mise en miroir illustre la nécessité d'inventer, d'éditer, de produire des outils pédagogiques, de valoriser et de promouvoir les initiatives de terrain pour contribuer à saisir l'universel, le commun de ces « vies d'immigrés ».

1- Le thème du départ ou l'exil comme mort et/ou (re)naissance

Sylvie Kande :

« Des ambitions tu en as mais pas de répondant : / ici personne n'achète tes quat 'sous de rêves / Là-bas est mieux : tu jettes une graine / et en deux temps trois mouvements / Je te jure elle germe et lève / Et puis ramer pour ramer / Mieux vaut avoir une visée ».

(La quête infinie de l'autre rive. Épopée en trois chants, Gallimard, Continents noirs)

Edgar Quinet :

« Le véritable exil ce n'est pas d'être arraché à son pays, c'est d'y vivre et de n'y plus rien trouver de ce qui le faisait aimer »

Victor Hugo :

« Et le vaisseau fuyait, et la terre décrut ; / L'horizon entre nous monta, tout disparut ; / Une brume couvrit l'onde incommensurable. »

(Les Contemplations)

Baudelaire (pour un tout autre voyage, mais...) :

*« Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre ! / Ce pays nous ennue, ô Mort !
Appareillons ! / Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre, / Nos cœurs que tu connais
sont remplis de rayons !*

*Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte ! / Nous voulons, tant ce feu nous brûle le
cerveau, / Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? / Au fond de l'Inconnu
pour trouver du nouveau ! »*

(Le voyage – Les Fleurs du mal)

2- Sur l'importance du mouvement – contre les cerbères de la fixité et de l'authenticité identitaire

Baptiste Amann :

« (...) les choses bougent...

Les voies lactées qui émergent du néant qui se condensent et se dissolvent sans cesse ;

Les astres qui naissent, qui s'agrègent et qui meurent ;

L'univers tout entier qui organise seconde après seconde son expansion ;

*La terre dont les éléments se disloquent, créant partout des formes nouvelles ;
Des crevasses d'où éructe la substance de nos montagnes ;
Des vallées d'où s'écoule en entrelacs complexes le contenant de nos lacs, de nos rivières, de nos fleuves ;
Des océans aux rives inconstantes ;
Des générations de plantes, d'hommes, d'animaux qui se succèdent ;
Ces millions de vies imperceptibles ;
Tout cela n'est que l'expression d'un mouvement perpétuel (...) »
(Des territoires... D'une prison l'autre..., Tapuscrit 137, Théâtre ouvert, 2017)*

Michel de Montaigne :

*« Le monde n'est qu'une branloire pérenne. Toutes choses y branlent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte, et du branle public et du leur. La constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant. »
(Essais, III, 2, Du repentir)*

Ibn Arabi :

*« L'origine de l'existence est le mouvement. Elle ne peut donc connaître aucune immobilité, car si l'existence était immobile, elle retournerait à son origine, qui était le néant. C'est pourquoi le voyage ne cesse jamais, ni dans le monde d'en haut, ni dans celui d'en bas. »
(Le Dévoilement des effets du voyage).*

Baudelaire :

*« - Eh! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger?
- J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages! »
(« L'étranger », Le Spleen de Paris)*

Fernando Pessoa :

*« Plutôt le vol de l'oiseau qui passe sans laisser de traces / Que le passage de l'animal dont le sol garde le souvenir. / L'oiseau passe et disparaît, ainsi doit-il en être. / Là où il n'est plus, et donc ne sert à rien, l'animal / Montre qu'il a été, ce qui ne sert à rien. / Le souvenir est une trahison envers la Nature / Parce que la Nature d'hier n'est pas la Nature. / Ce qui fut n'est plus rien, / et se souvenir est ne pas voir. / Passe oiseau, passe, et enseigne-moi à passer ! ».
(Le gardeur de troupeau et les autres poèmes d'Alberto Caeiro).*

Ying Chen :

*« si on bloquait les courants – les frontières sont faites pour cela -, le monde serait trempé et pourri dans des eaux mortes »
(Quatre mille marches. Un rêve chinois).*

3- Sur les bifurcations et les transformations nées de l'exil

Mohamed Dib :

« S'empêcher de se découvrir autre devant une autre réalité, cela relève de l'impossible, si tant est qu'on entre dans un renouveau de relations ».

&

*« Un migrant qui ne reste qu'un immigré, est un migrant raté »
(L'arbre à dire, Albin Michel).*

Paola Pigani :

A propos de deux réfugiés albanais, frère et sœur, embarqués sur cette « *longue route de la perte* » : « *mon frère a du mal ici. La maladie d'être triste. Une valise ici, une valise là-bas. Il lui manque toujours quelque chose. Moi je veux quitter ma jeunesse en France, connaître les gens, parler et chanter comme eux et rire aussi. Je dis qu'on n'a pas le choix. Mirko, lui, est plus impossible que moi à changer !* »
(*Venus d'ailleurs*, Liana Levi, 2015)

Mark Twain :

« *Les voyages sont fatals aux préjugés, à la bigoterie et à l'étroitesse d'esprit, et, à ce compte, beaucoup de nos concitoyens en auraient gravement besoin* ».

Faris Chidyaq (dans un texte fondateur en littérature de la Nahda, paru en 1855) :

« *Comment peux-tu accepter de ne pas te rendre dans la patrie d'une langue étrangère, dans le foyer d'une pensée différente de la tienne ? Le béret de l'étranger abrite peut-être des pensées et des réflexions qui n'ont jamais effleuré le dessous de ton nez : il se peut qu'elles te fassent méditer, qu'elles suscitent en toi l'envie de connaître le cerveau qui les abrite* » ?
(*La Jambe sur la jambe*, Phébus, 1991)

4- Sur la mémoire, le rapport au passé, les affres de la fidélité, des fidélités

Amin Maalouf :

« *De la disparition du passé, on se console finalement, c'est de la disparition de l'avenir qu'on ne se remet pas* »
(*Les Désorientés*)

Jean-Loup Amselle :

« *Pour tisser du lien social, il ne faut pas se tourner vers le passé, mais vers l'avenir* »
(*L'Anthropologue et le politique*, Lignes 2012)

Et cette étonnante résonance entre Chraïbi et Proust :

Driss Chraïbi :

« *Le passé se guérit par l'intensité du présent* »
(*Mort au Canada*)

Marcel Proust :

« *aux troubles de la mémoire sont liés les intermittences du cœur* »
(*Sodome et Gomorrhe*)

A écouter aussi, Elias Sanbar :

« (...) *La vie m'a appris, l'exil en fait, que ma quête ne pourrait aboutir que si elle s'orientait vers ce qui est devant moi, et non plus derrière. C'est seulement en allant devant soi que l'on maîtrise ce que l'on a derrière soi, que le passé, de vestige mortifère, devient soubassement d'avenir.*

C'est grâce à cela que j'ai compris à un moment donné que le non-lieu n'est pas l'exil, mais le mouvement né de l'exil. »

(Farouk Mardam Bey, Edwy Plenel, Elias Sanbar, *Notre France*, Sindbad 2011).

Sur ces thèmes, il faut aussi renvoyer au dernier Tassadit Imache (*Des cœurs lents*, Agones 2017) ou à Alice Zéniter. Que « *l'Histoire de nous s'abstienne* » - selon le vers de Djebel Mourad - semble dire Tassadit Imache quand Alice Zéniter recherche dans *L'art de perdre* une façon d'apprendre que la perte n'est pas un « *désastre* », mais l'art d'accepter de se

(ré)concilier avec soi-même et de (re)naître au monde. Difficile de ne pas penser ici à la notion soufie de la sagesse de la mort (*hakmat el maout*) où l'art du détachement, l'art d'apprendre à se désapprendre.

5- Le thème des identités ou des bricolages culturels, le jeu des constructions et recompositions

Azouz Begag :

« *J'envoie au diable quiconque entre dans ma bulle en se réclamant de la même origine. Je n'ai plus aucune origine. Mieux encore : je suis le seul exemplaire dans mon origine. Un original.* »
(*Le Marteau pique-cœur*).

Ying Chen :

« *Je pense que le monde sera peut-être sauvé le jour où on distinguera moins entre les groupes qu'entre les individus* ».
(*Quatre mille marches. Un rêve chinois*).

Hafid Aggoune :

« *Fuis, chasse la honte de ton corps, arrache la culpabilité de ta tête, griffe les remords, échappe-toi, pense à toi, protège l'amour qui te contient, que tu contiens, garde-le pour tes pas sur terre, donne-le aux visages dont tu ignores tout, préserve tes caresses pour la peau qui te rend la félicité* »
(*Quelle nuit sommes-nous ?*, Farrago, 2005).

Driss Chraïbi :

« *Une appartenance ethnique - voire un patronyme - n'est qu'une étiquette du langage, il me semble. Ce n'est pas une identité. L'identité est ce qui demeure primordial le long d'une existence, jusqu'au dernier souffle : la moelle des os, l'appétit flamboyant des organes, la source qui bat dans la poitrine et irrigue la personne humaine en une multitude de ruisseaux rouges, le désir qui naît en premier et meurt en dernier* »
(*Le Monde à côté*, Denoël 2001)

Henri Michaux :

« *Vidé de l'abcès d'être quelqu'un, je boirai à nouveau l'espace nourricier. A coup de ridicules, de déchéances (qu'est-ce que la déchéance ?), par éclatement, par vide, par une totale dissipation-dérision-purgation, j'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien attachée, composée, coordonnée, assortie à mon entourage et à mes semblables, si dignes, si dignes, mes semblables. Réduit à une humilité de catastrophe, à un nivellement parfait comme après une intense trouille. Ramené au-dessous de toute mesure à mon rang réel, au rang infime que je ne sais quelle idée-ambition m'avait fait désertier. Anéanti quant à la hauteur, quant à l'estime. Perdu en un endroit lointain (ou même pas), sans nom, sans identité.* »
(Clown, « *Peintures* » (1939,) in *L'espace du dedans*, Pages choisies, Poésie / Gallimard, 1966)

Abd el-Kader :

« Ne demandez jamais quelle est l'origine d'un homme ; interrogez plutôt sa vie, son courage, ses qualités et vous saurez ce qu'il est. Si l'eau puisée dans une rivière est saine, agréable et douce, c'est qu'elle vient d'une source pure.»

(Paul Azan, L'émir Abd El-Kader, 1808-1883, Hachette, 1925)

Ces quelques citations éparses sont comme une mise en miroir littéraire, la version littéraire de « *l'arbre des langues* » expérimenté par l'équipe de la médiathèque du Bachut à Lyon²¹. Il serait aussi éclairant de décliner le thème de l'exil, comme le fait encore et toujours Linda Lê (avec les notions de fuite, d'ombre, de résistance, etc.), pour montrer que la vie des immigrés est notre vie. Mieux : que l'expérience individuelle de l'exil traduit une part de notre devenir collectif ou quand l'infiniment petit rejoint l'infini grand : « *L'exil nous fait moins étranger au monde* » dit encore Mohamed Dib.

Dans des sociétés mondialisées, interconnectées, dans ce que les sociologues appellent le local mondialisé, cette « *vie des immigrés* » est déjà, quotidiennement et plusieurs fois par jour, la vie de tous et de chacun, portée par le désir de découverte, la curiosité, un intérêt pratique ou intellectuel, la proximité, le voisinage, la relation. Ces vies communes sont-là, présentes dans les livres qui paraissent (et sont primés), au cinéma, dans les langues, les musiques, les sports et les loisirs, au spectacle et dans les arts, dans la décoration, la mode et bien sûr l'alimentaire où 2/3 de ce que nous avons dans nos assiettes, viendraient d'ailleurs.

Plus fondamentalement : la vie des immigrés préfigure (un peu ?, jusqu'ou ?) notre devenir relationnel, une histoire monde, des histoires interconnectées, des appartenances renouvelées, un bouleversement des imaginaires : « *Si le métissage emprunte la bonne route, la notion dépérira. Dans quelques décennies, peut-être avant un siècle, il n'y aura plus de métis, mais des Français, des Congolais, des Sénégalais, des Américains, blancs, noirs, bruns... Les « pur-sang » n'oseront plus se vanter de ce qui deviendra une tare.* » écrit Henri Lopez dans *Une enfant de Poto-Poto* (Gallimard 2012).

Ce qui fait le spécifique de ces littératures, ce n'est pas d'être le miroir de populations plus ou moins admises, mais de retourner, de présenter le miroir des transformations collectives, le chemin des possibles qui se présente à tous. Ce qui se joue ici ce n'est pas la valorisation des différences et des appartenances, plus ou moins exotiques, plus ou moins ouvertes, mais la mise en relation, l'échange, se (re)connecter grâce à une littérature dynamique et profonde, une littérature qui réécrit les histoires passées et commune (l'esclavage, la colonisation, les rapports de l'Occident avec l'Iran, l'Europe de l'Est par exemple) et dessinent les futurs possibles. La certitude de partager un passé, un présent et un devenir... « *être moins étranger au monde* ».

Mais, pour « *être moins étranger au monde* », il faut s'armer d'outils, de concepts, de pédagogie, car il ne s'agit rien moins que de fonder un nouvel humanisme. Hier la civilisation venait d'Europe et devait être « partagée », voir imposée. Aujourd'hui l'horizontalité prime qui commande de travailler au commun, ce qui n'est pas acquis, et un commun qui ne signifie pas uniformisation (lire François Jullien).

Les identités, aussi bien individuelles que collectives, sont de plus en plus déterritorialisées ou pluriterritorialisées, individualisées (ce qui ne signifie pas forcément désolidarisées), syncrétiques, avec leurs lots, pour certains - les plus jeunes - de tiraillements, de contradictions (lire une dernière illustration chez Nathalie Azoulay, *Les Spectateurs*, P.O.L 2018). Auteurs et œuvres de ce genre littéraire rattaché à l'immigration ou à l'exil renvoient, pourraient renvoyer à deux notions d'horizon culturel différent. A la notion de *combinazione* d'une part et à celle d'*adab* d'autre part. *Combinazione* entendu comme l'art de l'arrangement, de l'assemblage, de la composition, l'harmonisation des coïncidences (des possibles ?) et des ressources. L'art de

²¹ Voir, Coralie Laurent, « *L'odyssée des langues du monde* » : une expérience multilingue et participative » in Lucie Daudin, op.cit.

la *combinazione* comme art d'invention et de réinvention, de liberté mais aussi d'incertitude, de doute, d'angoisse.

Quant à l'*adab* il s'agit bien sur de cet humanisme arabe, à la fois éthique de comportement (philosophie morale) et prétention au savoir universel (retour ici à la nécessité de décloisonner). Renouer, via les littératures de l'immigration, avec l'*adab* n'est pas anodin par les temps qui courent, compte tenu de l'esprit du temps qui souffle un vent mauvais. C'est une façon de rappeler que le monde arabe ou dit arabe n'a pas apporté à la modernité que le djihad ou les algorithmes. La notion d'*adab*, en tant que telle, est, en soi, peu présente dans les littératures contemporaines. Des auteurs comme Khaled Osman (dans ses romans et dans son travail de traducteur) ou Anouar Benmaleck invitent, par des références et citations, à retrouver des figures, des poètes de la littérature d'expression arabe classique à commencer par Ibn Muqaffa (724-759), père du genre dit *adab* et auteur du fameux *Kalila et Dimna* premier chef d'œuvre de la prose arabe, dont s'est inspiré La Fontaine soi-même.

Lire les auteurs issus des différentes migrations n'ouvrent pas ou pas seulement sur « *la vie des immigrés* », sur une description de leurs trajectoires et histoires, mais débouche sur une expérience particulière, imprévue, insoupçonnée : l'élaboration d'une nouvelle façon d'être et d'être au monde, les éléments d'un nouvel humanisme (d'où la notion d'*adab*) qui est, pour reprendre Edward Saïd, une façon de briser les chaînes qui emprisonnent l'esprit. C'est-à-dire lutter contre l'ignorance et les préjugés (connaissance et *adab*) et libérer de nouveaux horizons (*combinazione/nouvel humanisme*). Car comme le dit Edgar Morin, « *il ne suffit pas d'être métis, si c'est pour en fin de compte l'oublier. L'important est la conscience que l'on a de ses appartenances, qui n'est pas automatique, mais doit être recherchée et cultivée.* »²² Et pour Amin Maalouf, il faut imaginer « *un nouvel humanisme* » et « *entrer de plain-pied dans une tout autre phase de l'aventure humaine. Une phase ou tout doit être inventer à nouveau – les solidarités, les légitimités, les identités, les valeurs, les repères.* »²³

Voilà qui offre de belles perspectives d'études : par œuvres, auteurs, thèmes, monographies et autres. Et les entrées possible foisonnent : rencontre, amour, cuisine, construction de soi, femmes, accueil, émancipation, liberté individuelle, bifurcations, transformations, laïcité, place de l'école, du livre mais aussi échec, retour, déception, traumatismes, mort...

²² Edgar Morin, Patrick Singaïny, *La France une et multiculturelle. Lettres aux citoyens de France*, Fayard, Paris, 2012

²³ Amin Maalouf, *Le Dérèglement du monde*, Le Livre de poche, Paris, 2010

Pourquoi la littérature ?

Voici ce que recommandait, lors de la troisième édition de la *Nuit des idées* Chimamanda Ngozi Adichie, auteure nigérienne à cheval entre Lagos et Washington, auteure de *L'Hibiscus pourpre*, *Autour de ton cou* et *Americanah*, (Gallimard) : « *On devrait forcer les politiques à lire trois romans par semaine (...) parce que ce sont les histoires qui incarnent et humanisent le monde* » et de citer en exemple « *les destins des migrants rêvant d'une vie meilleure en abordant le continent européen, qui pourraient être chacun de nous et dont il faudrait raconter les vies pour mettre au point les politiques qui leur sont destinées...* »²⁴.

Ce qui peut être utile aux décideurs le sera tout autant à n'importe quel citoyen.

Alors pourquoi la littérature ? Pour ce qui précède bien sûr, ce nouvel humanisme en formation mais aussi pour des raisons plus pratiques, concrètes.

L'objet littéraire pose et dit le réel (en bien ou en mal, en intégrant un niveau plus ou moins élevé de complexité, d'ambiguïté, de zones de gris. Une fois de plus, « *une tâche impossible m'occupe : sculpter la phrase qui contiendra une chose sans avoir voué au néant son contraire* » écrit Tassadit Imache. Quand Gaël Faye, dans *Petit pays* (Grasset 2016) à propos d'images télévisées montrant des réfugiés et leurs enfants, écrit : « *L'opinion publique pensera qu'ils ont fui l'enfer pour trouver l'Eldorado. Foutaises ! On ne dira rien du pays en eux. La poésie n'est pas de l'information. Pourtant c'est la seule chose qu'un être humain retiendra de son passage sur terre. Je détourne les yeux de ces images, elles disent le réel, pas la vérité. Ces enfants l'écriront peut-être, un jour* ».

La littérature c'est aussi cette autre façon d'entrer dans la vie, dans « *l'épaisseur de la chair* » pour reprendre l'expression de Jean-Marie Blas de Roblès. A propos de son père, il écrit : « *Lui rendre justice demanderait plusieurs tomes d'une patrologie manuscrite – avec des ratures visibles, des reprises, des corrections notariales – comme elle s'est ébauchée dans mon esprit durant ces dernières heures. Non par souci de vérité – cette chose affreuse – mais pour faire mienne sa blessure, coïncider avec elle dans l'épaisseur de la chair ; parce qu'il s'agit d'abord d'entrailles et de terre rouge, d'ivresse de vivre, d'embrasement de l'âme sous la lumière du plein été.* »²⁵

Mieux et davantage qu'ailleurs ces romans et autres poèmes brassent les raisons des départs, les conditions du voyage, l'arrivée, intégration/réception, les drames de l'exil mais aussi les renaissances et les libertés nouvelles, conquises. C'est ici que l'individuel rejoint le collectif, que la société, le commun en partage, se donne à voir, par la marge, l'ailleurs, le différent, le faible, la dissonance.

La littérature – l'art pour reprendre Proust - c'est faire apparaître « *la composition intime de ces mondes que nous appelons les individus* ». Là où tout se joue à lire Begag, Chen, Aggoune et tant d'autres, là où se trouvent les outils à fournir aux plus jeunes pour, en tant qu'individu, se construire. « *Je me rends compte, dit Doan Bui, aussi que du fait des livres que je lisais, je me suis construite une identité fictive de parfaite française de souche. J'ai découvert, bien plus tard, ce qu'on pourrait appeler les littératures de l'exil ou de l'identité, moins d'ailleurs dans la littérature française que dans la littérature américaine ou anglaise - des auteurs comme Zadie Smith. Tout d'un coup, cela a été une révélation. Enfin je lisais des auteurs qui me parlaient d'expériences qui me racontaient, de façon très intime. Il est important de mettre cela en lumière, parce que dans beaucoup de familles d'origine immigrée, le silence est assez universel. Il y a un silence sur les origines, sur l'histoire, et du coup, qu'est ce qui nous reste ? Les livres sont vitaux pour nous par ce qu'ils mettent des mots sur une réalité qui ne nous a*

²⁴ Valérie Marin La Meslée, « *Chimamanda Ngozi Adichie enflamme le Quai d'Orsay !* » Le Point Afrique, 26 janvier 2018.

²⁵ Jean-Marie Blas de Roblès, *Dans l'épaisseur de la chair*, Zulma, Paris, 2017.

*pas été transmise. Ces livres ont une importance - en tout cas pour des gens comme moi - cruciale. »*²⁶

La littérature s'est aussi aider, accompagner, comprendre les métamorphoses, les transmutation à l'œuvre : « *Le vrai roman serait [pour Linda Lê] comme une autobiographie du possible, c'est-à-dire qu'il ne rendrait pas compte, avec une obtuse fidélité, de ce qui a eu lieu dans la réalité, mais ouvrirait la voie à tout ce qui est en devenir, sur le point d'éclorre de se réaliser en subissant une transmutation. C'est une espèce d'alchimie qui consiste à travailler la matière même des faits tangibles jusqu'à ce que la mise en œuvre soit avant tout un franchissement de frontière, un saut qui projette vers cet ailleurs où il importe de tendre l'oreille aux murmures de la bouche d'ombre, en ayant la certitude de n'être pas à l'abri d'une déflagration intérieure.* »²⁷ Dire que le monde change est une chose. En rendre compte dans le mouvement même de la création en est une autre. En faire la matière de ses mots et de ses phrases est autrement risqué. Vertigineux que cette expérience du roman comme « *une autobiographie du possible* », de « *ce qui est en devenir* », une « *alchimie* » où les « *faits tangibles* », malaxés et remalaxés où le potentiel, le virtuel, le probable de chaque existence, débouchent (ou pas) vers « *un franchissement de frontière* », une « *transmutation* » au risque d'une « *déflagration intérieure* ». La transmutation ? C'est celle d'un Jean Valjean chez Hugo, d'un Raskolnikov chez Dostoïevski, c'est aujourd'hui celle de « V. » ce jeune suisse d'origine vietnamienne, déboussolé par des origines et appartenances multiples dans *Héroïnes* de Linda Lê (Bourgois, 2017). Transmutation, c'est-à-dire un changement de nature, une autre façon d'être au monde : servir le bien commun, le bien public, passer de l'ignorance à l'éthique, délaissier les certitudes des fausses appartenances, les mensonges derrière lesquels, par commodités, on se réfugie pour accepter le risque d'être aux quatre vents...

Il faut souligner la convergence probable de ces littératures et les interrogations tout aussi probables du public, jeune, qui fréquente les bibliothèques : « *le pic de fréquentation s'observe entre 15 et 24 ans. (...) La hausse de la proportion d'utilisateurs tient principalement aux publics les plus jeunes de 15 à 24 ans. Au sein de ce groupe, la part des usagers était de 39% en 2005, elle est passée à 53% en 2016. (...) Il est également frappant de constater que la hausse de fréquentation entre 35 et 49 ans est très fortement liée à la présence d'enfants au foyer au sein de cette classe d'âge* ». Et enfin, « *lors de l'analyse des trajectoires de vie, c'est entre 11 et 16 ans que la fréquentation individuelle était la plus régulière* »²⁸.

Les littératures de l'exil, de l'immigration ouvrent, dessinent et esquissent le champ des possibles. Ce n'est pas seulement dire ce qui est, ou le dénoncer, c'est aussi prévoir, anticiper, explorer. Chaque livre, la plupart en tout cas, porte une « *parole singulière* » pour reprendre le concept élaborée par l'historienne Arlette Farge, spécialiste du XVIII^e siècle. La parole singulière ? Des chants, des soupirs, des chuchotements, des cris, des poèmes, des murmures, des confidences... qui racontent, disent, traduisent les enjeux et les possibles des sociétés, secouent les amnésies, raniment les cœurs et les corps. Chaque parole singulière, chaque poème, chaque roman est un « *événement* ». Et qu'est-ce cette « *parole singulière* » selon Arlette Farge ? : « *je ne parle de la parole singulière que dans son articulation avec le collectif, ne m'intéresse qu'à la parole singulière représentative. Isolé le singulier ne veut rien dire (...). Ceci a aussi une portée politique véritable car la parole singulière est un événement. (...) A travers ces paroles, on peut décoder des visions du monde, des imaginaires populaires, qui tentent de s'ajuster à la société ou refusent l'institution. L'événement ici n'est pas la description du quotidien, des modes vestimentaires ou des habitudes alimentaires ; l'événement émerge*

²⁶ Entretien avec Doan Bui : <http://www.histoire-immigration.fr/doan-bui-le-silence--de-mon-père-entretien-avec-la-laureate-2016-du-prix-litteraire-de-la-porte-doree>.

²⁷ Linda Lê, *Chercheurs d'ombres*, Bourgois, Paris, 2017.

²⁸ Rapport du Ministère de la Culture *Publics et usages des bibliothèques municipales en 2016*)

lorsque, attentif et sensible, on perçoit qu'à travers ces paroles une société tente de se fabriquer, de se construire, qu'un futur, lointain ou immédiat, se dessine »²⁹.

Ces voyages en paroles singulières, depuis Azouz Begag, Mehdi Charef ou Tassadit Imache en passant par Hafid Aggoune, Faïza Guène, Sema Kiliçkaya, Linda Lê ou Amin Maalouf jusqu'à Gauz, Doan Bui, Katrina Kalda ou Sabri Louatah montrent une société en train de se construire. Traduisent les rapports de domination. Expriment des désirs. Dans le méli mélo des hasards et des nécessités, dans l'enchevêtrement des aspirations et des intérêts contradictoires, ils dégagent des trajectoires, collectives et communes. En ce sens, comme disait un autre exilé, Joseph Roth : « *Il n'est d'histoire que du particulier* », Roth qui s'appliquait par ses personnages et les lieux à « *brosser un tableau d'ensemble de l'empire, un dans sa diversité.* »³⁰ Chez lui la monarchie avait valeur d'idée unificatrice, quid pour la France républicaine ? Serait-ce la construction européenne ? L'émergence d'un espace euro-méditerranéen ? Ou alors est-ce que le livre, la littérature pourraient aussi porter cette valeur unificatrice ?

Littérature source d'empathie et de cohésion sociale

Ainsi le roman, comme source de connaissances, ouvrirait sur le possible de la construction de soi et la fabrique du commun. Cela rejoint certaines études, recherches qui montrent que la littérature est source d'empathie et de cohésion sociale. Il y aurait une tendance positive à lire et plus encore à s'identifier à des personnages positifs. C'est peut-être ce que certains appellent le « pouvoir des gentils ». Faut-il opposer terme à terme la délicatesse ou la bienveillance d'un Mabrouk Rachedi, d'un Abdelkader Raïlane ou d'un Sylvain Prudhomme à la virulence d'une Farida Belghoul, d'un Youcef M.D., d'un Mohamed Hmoudane, Karim Amellal, Ahmed Djouder ou Mous Benia, littérature parfois désespérée et... désespérante ? Sans doute pas. Mais il n'est pas interdit de penser, sans mièvrerie, que la littérature remplit aussi une fonction que traduit Duyên Anh, un auteur vietnamien qui a eu son lot de malheurs et de souffrances : « *La littérature doit se montrer humaniste. Sinon à force de dénigrer l'homme, on finit par nous en dégoûter. Un écrivain qui hérite l'enfance ou se consacre à son éducation ne peut mettre son art au service de la haine* ». L'homme qui écrit ces lignes était journaliste et romancier. En 1976, il est expédié sans jugement en prison d'abord et en camp ensuite. Après cinq ans de détention, il est libéré grâce à une mobilisation internationale. Boat people en 1983, il meurt en 1997 à l'âge de 62 ans, des suites d'un cancer du foie.

Il conviendrait, dans cette perspective, de ne pas sous estimer les effets d'entraînement, de mobilisation que pourrait produire une narration solidaire de l'Histoire, à commencer par l'histoire franco-algérienne y compris l'épisode dramatique de la Guerre d'Algérie, toujours présente dans les consciences comme l'attestent des romans de l'année (Alice Zéniter, Tassadit Imache ou Jean-Marie Blas de Roblès)³¹.

Il y a la littérature (fonction pédagogique, source de savoir, d'empathie, visage d'une nation, événement) et il y a la magie, la spécificité ou l'intérêt d'un lieu : la médiathèque ou la bibliothèque. Selon le rapport 2016 du ministère de la Culture :

« Les usages liés non plus aux collections mais à la programmation culturelle des bibliothèques occupent la quatrième position des pratiques en bibliothèque. Il est remarquable que la fréquentation des expositions arrive immédiatement après les usages liés au livre et à la presse dans la hiérarchie des pratiques, mettant ainsi en lumière la diversification des fonctions culturelles et sociales des bibliothèques publiques du XXIe siècle ». Et « *l'âge influence*

²⁹ *La parole comme événement* - Entretien avec Arlette Farge. Propos recueillis par Camille Deslypper et Guy Dreux pour la revue © *Nouveaux Regards* (mis en ligne le 17/09/2005 sur le site parutions.com).

³⁰ Blanche Gidon, traductrice et préfacière de Joseph Roth, *La Crypte des capucins*, Seuil, Paris, 2014.

³¹ Voir Mustapha Harzoune & Samia Messaoudi, *Barbès Café, L'immigration algérienne racontée en chansons. Un spectacle musical créé par Méziane Azaïche*, Au Nom de la Mémoire, Paris, 2017.

également le nombre d'activités habituelles : plus les usagers sont jeunes, plus ils pratiquent des activités différentes ».

C'est ici, via ses fréquentations-rencontres-échanges, l'accueil, les initiatives de terrain que peuvent se croiser, se rencontrer, échanger des publics venus d'horizons culturels, socio-économiques, générationnels, de genres etc. différents. L'émotion naît non seulement de la lecture mais aussi de ces rencontres et des possibles qu'elles portent. Selon certaines études en neurosciences (voir les travaux d'Antonio Damasio) les émotions tiennent une place première dans la formation des sentiments, la conscience de soi et des autres. On pourrait aussi évoquer la mode ou le regain d'intérêt pour un philosophe comme Spinoza. Selon Spinoza revisité par Pierre Bourdieu, « *il n'y a pas de force intrinsèque des idées vraies* », autrement dit il ne suffit pas de dire, d'enseigner la vérité pour être suivi, pour mobiliser, mettre en mouvement. Il y faut aussi sa part d'émotions, ces émotions qui forment justement la matière première du champ littéraire et de l'espace de la médiathèque et de la bibliothèque. Dans *Noire, la couleur de ma peau blanche. Un voyage intérieur (Felin, 2000)* Toi Derricotte, professeur d'université et auteure raconte sa terrible expérience d'être une Noire à la peau blanche aux USA. Dans sa courageuse introspection, elle réduit en cendres les apparences et les clichés, les prêchi-prêcha faciles qui n'engagent pas trop, la bonne et vertueuse conscience trop vite auto satisfaite. Elle écrit : « *Les écoles avec une majorité d'élèves blancs tentent d'enseigner le concept de la « famille humaine », en introduisant les photos de personnes noires dans les textes de cours. Mais valoriser l'autre, apprendre que nous sommes tous du même sang, n'est pas une leçon que l'on apprend avec la tête* ». Il faudra bien plus pour se dégager de « *la persistance des conflits intérieurs, du désir, de la honte et de la terreur* » ajoute-t-elle. On pense à Condorcet qui, sans doute pour ne pas s'en remettre à la seule « *force intrinsèque des idées vraies* », dans son *Rapport sur l'instruction publique* de 1792, avertissait : « *Ni la Constitution française, ni même la Déclaration des droits ne seront présentées à aucune classe de citoyens comme des tables descendues du ciel, qu'il faut adorer et croire* ». Autrement dit, il ne suffira pas de réciter et de faire réciter aux plus jeunes le catéchisme républicain pour contribuer au « *perfectionnement général* ». Comme il ne suffit pas de réciter et de faire réciter son petit bréviaire antiraciste pour contribuer au « *perfectionnement général* ». Et ce qu'il faut pour en revenir à Toi Derricotte c'est bien cette expérience des corps : la capacité à s'aimer (en se débarrassant des représentations aliénantes), s'aimer tout en apprenant à se dire ses désaccords et détestations, en l'occurrence dans une Amérique « *où toute trace d'amour entre les races est abhorrée* ». Transposée, ici en France, cette vérité « *valoriser l'autre, apprendre que nous sommes tous du même sang, n'est pas une leçon que l'on apprend avec la tête* ». C'est aussi une question qui relève des émotions, celles nées de la lecture, celles nées dans et par la fréquentation de ces lieux ouverts que sont les bibliothèques et autres médiathèques.

Mustapha Harzoune